

Recherches sur les Indiens Fulmû de l'État de Pernambuco

Alfred Métraux

Citer ce document / Cite this document :

Métraux Alfred. Recherches sur les Indiens Fulmû de l'État de Pernambuco. In: Journal de la Société des Américanistes. Tome 41 n°2, 1952. pp. 500-502;

https://www.persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1952_num_41_2_3749_t1_0500_0000_3

Fichier pdf généré le 04/05/2018

en Amazonie. Les différents rapports de ces investigateurs feront la matière d'un ouvrage qui paraîtra sous le titre de « Class and caste in rural Brazil ».

C'est le professeur Costa Pinto, secondé par le sociologue noir Edison Carneiro, qui, à Rio de Janeiro, assumait la responsabilité d'un projet d'investigation sur le changement introduit par l'industrialisation dans la configuration raciale. Le rapport en cours de préparation comprendra des données statistiques, des études biographiques et des analyses d'attitudes enregistrées dans différents milieux : religieux, artistiques, politiques, etc.

L'importance prise par S. Paulo dans le domaine des sciences sociales se reflète dans le nombre des chercheurs qui ont, dans cette ville, contribué au projet de l'Unesco. Les professeurs Bastide, Florestan Fernandes et Oracy Nogueira ont pris la direction de l'enquête qui a été faite en partie par les étudiants de la Faculdade de filosofia e letras et de l'Escola livre. De son côté, le Dr Oracy Nogueira, qui, depuis quelques années, étudie la ville de Itapetininga d'un point de vue sociologique, a porté tout particulièrement son attention sur l'état actuel de la situation raciale.

Enfin, une psychologue, Dr Aniela Ginsberg, et une psychanalyste, Dr Virginia Bicudo, se sont efforcées de déceler au moyen de tests divers la genèse des préjugés chez les enfants des écoles.

Tous ces travaux recueillis en un ou deux volumes seront publiés par l'Unesco en 1953.

A. MÉTRAUX.

Recherches sur les Indiens Fulniô de l'État de Pernambuco. — Au cours d'un récent voyage au Brésil (1951), j'ai eu l'occasion de passer quelques jours parmi les Indiens Fulniô du sertão de l'État de Pernambuco, dans la région du Rio São Francisco.

Ces Indiens, qui sont environ 1.200, sont groupés dans une réserve attenante à la bourgade d'Águas belas, située à quelque 60 kilomètres de Bom Conselho. Au Posto do Serviço de Proteção aos Índios, j'ai été l'hôte d'un jeune ethnographe américain, de l'Université de Californie, le Dr William D. Hohenthal qui, assisté par son épouse Dona Auta, se consacre depuis le mois d'octobre 1951 à l'étude intensive de cette tribu.

Les renseignements que nous possédions jusqu'ici sur les Fulniô étaient des plus maigres. Bien que leur présence dans la zone du S. Francisco nous soit signalée depuis le milieu du XVIII^e siècle, tout ce que nous savions de leur culture et de leur langue se bornait à deux articles dont le plus important était dû à un historien et journaliste de Recife, le Dr Mario Melo (*Os Carnijós de Águas belas*. Revista do Museu Paulista, S. Paulo, 1929, pp. 793-846). Les Fulniô furent également visités par le Dr Carlos Estevão dont les notes sont restées inédites. Les photographies qu'il prit au cours de son voyage, il y a une vingtaine d'années, sont conservées au Musée de l'État de Pernambuco. Curt Nimuendajú ne fit qu'un bref séjour parmi les Fulniô, ayant été déçu et échoqué par l'oubli apparent dans lequel ces Indiens tenaient leurs anciennes traditions. En 1948, M. Max Boudin, jeune linguiste français, employé par le Serviço de Proteção aos Índios, passa plusieurs mois dans la réserve d'Águas belas pour étudier la langue fulniô ou yatê. Il a résumé ses observations dans un article intitulé, *Aspectos da vida tribal dos Índios Fulni-ô* (Cultura, n° 3, Rio de Janeiro, ano I, pp. 47-76, 1949). Malheureusement les détails fort intéressants qui nous sont donnés sur la structure sociale des Fulniô ne sont pas

suffisamment dégagés d'hypothèses parfois audacieuses. M. Boudin a préparé une grammaire fulniô qui paraîtra prochainement.

Les recherches systématiques et prudentes que le D^r William Hohenthal a entreprises chez les Fulniô relèvent presque de l'archéologie mentale. En effet, les Fulniô ne diffèrent presque en rien des Néobrésiens parmi lesquels ils vivent et auxquels ils se sont unis par le sang de longue date. Ils ne sont séparés, en apparence, de leurs voisins et rivaux d'Águas belas que parce qu'ils parlent, à côté du portugais, leur ancienne langue indigène et parce qu'ils se disent Indiens et bénéficient de ce fait de la protection du gouvernement fédéral. Leur assimilation n'est cependant pas aussi complète qu'on pourrait le croire après un bref contact. Une enquête, même superficielle, révèle la persistance d'une nappe souterraine de traditions et de coutumes purement indiennes. Chaque Fulniô connaît le clan auquel il appartient en ligne paternelle, et il aura beau être un catholique fervent, il ne manquera pas d'assister à la fête de l'*urikuri* qui se célèbre chaque année, d'août à novembre. Pendant ces mois, tous les Fulniô quittent la réserve pour camper dans la *catanga* à quelque cinq kilomètres d'Águas belas. Ils gardent sur les rites qu'ils accomplissent alors le secret le plus profond. L'informateur de M. Hohenthal, le brave Lorenzo se plaignait d'être soupçonné par ses compatriotes de vouloir révéler aux étrangers les mystères de l'*urikuri*. Il nous prenait à témoin de sa discrétion et ne cessait de répéter qu'il ne pourrait jamais se rendre coupable d'une telle faute. Les femmes de la tribu ne sont pas admises aux danses et aux pratiques des hommes. Tel est l'attrait de cette fête qu'une jeune fille qui avait été élevée à la capitale et qui avait plutôt l'apparence d'une mulâtresse que d'une Indienne, me dit avec une véritable ferveur : « La fête de l'*urikuri* est la plus belle chose du monde ». Intrigué par son enthousiasme, je la questionnai sur le charme que cette fête pouvait avoir pour elle. Elle ne sut me l'expliquer, car, d'après son récit, cette période de fête n'apportait apparemment aucun agrément aux femmes qui couchaient à la dure et mangeaient moins bien que dans leur village. C'est sans doute le charme de la vie en plein air, l'atmosphère de fête et de mystère qui devait éveiller chez cette jeune personne la nostalgie de l'*urikuri*.

Il semble être définitivement établi que les Fulniô appartiennent à cinq clans différents à noms d'animaux. Il est probable qu'ils se subdivisent également en « moitiés » identifiées avec le soleil et la lune. M. Hohenthal a découvert chez eux le tabou de la belle-mère et l'avunculat.

Les Fulniô ont encore des chamanes dont la clientèle se recrute non seulement parmi les Indiens eux-mêmes, mais surtout parmi les « caboclos » de la région. Le D^r René Ribeiro, de l'Institut Joaquim Nabuco, me raconta à ce propos un incident qui eut lieu l'année dernière et qui jette un jour curieux sur la conscience professionnelle de ces praticiens du sertão. Un « caboclo » souffrant de troubles mentaux avait été amené par sa famille chez le principal chamane des Fulniô pour être soigné. Le *piajé* eut recours aux pratiques de son art ; au milieu de ses incantations et de ses danses, il fut soudain attaqué par le patient qui devenu furieux se mit à le menacer et même à le taillader avec sa machette. Le chamane fit comme si de rien n'était et, sans s'interrompre, l'exorcisa de plus belle. Loin de se calmer le dément renouvela ses assauts et finit par tuer le chamane. Il est actuellement en traitement à l'hôpital psychiatrique de Recife.

Beaucoup de Fulniô sont sortis de la réserve et ont séjourné à Recife ou même à Rio. Le directeur par intérim du Posto est un Indien. C'est un homme instruit jouissant de beaucoup d'autorité. Lors de mon séjour, il donna une grande fête

pour célébrer les succès de sa fille qui venait d'être reçue aux examens de l'École normale.

Malgré la protection qu'ils reçoivent du gouvernement, les Fulniô sont pauvres et se plaignent de leur sort. Les terres qui leur appartiennent seraient, à ce qu'ils disent, réparties de façon peu équitable. Beaucoup d'Indiens louent leurs terres aux « Blancs » d'Águas belas et vivent misérablement des maigres fermages qu'ils en obtiennent. La réserve possède un troupeau de zébus dont le lait est réparti entre les familles, mais la quantité serait insuffisante. La plupart des familles tirent des revenus supplémentaires des objets en vannerie qu'elles tressent pour les vendre dans les différents marchés de la région.

Il existe encore plusieurs groupes d'Indiens, plus ou moins assimilés, dans le sertão de Pernambuco et des États voisins. Ainsi les *Shucuru* sont encore relativement nombreux, mais sur le point de s'amalgamer à la population brésilienne. Ils ont presque complètement oublié leur langue originale. Les *Pancaruru*, par contre, sont restés plus fidèles à leur passé indien. Ces Indiens sont les débris des populations *Tapuya* dont nous parlent les chroniqueurs brésiliens et hollandais du XVII^e siècle. Quelques groupes tupinamba ont également réussi à survivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'il existe une réserve d'Indiens *Potiguara* qui compte plus de mille habitants dans le Sud de l'État de Parahyba, non loin de Goiana.

Espérons que le D^r William Hohenthal, qui a si brillamment conduit son enquête chez les Fulniô, pourra étendre ses recherches aux autres groupes du Nordeste. Leur étude est urgente. Quelques années encore et les derniers vestiges des anciens habitants précolombiens de ce qui fut le berceau du Brésil, auront disparu à jamais.

A. MÉTRAUX.

Les Indiens Araucans de l'Argentine. — Sœur Inez Hilger, de l'ordre des Dominicaines qui, il y a quelques années, a entrepris l'étude des Indiens Araucans, se trouve actuellement chez les Araucans, établis de longue date sur le versant oriental des Andes, en Argentine, Elle a eu l'obligeance de nous envoyer quelques renseignements sur la situation géographique des ces Indiens et sur les travaux dont ils sont l'objet.

« La plupart des Araucans de l'Argentine vivent sur le territoire du Neuquen qui a pour limites au Nord, le Río Colorado et le Río Barrancas, à l'Ouest, la frontière chilienne, au Sud, le lac Nahuel-huapi et à l'Est, une ligne imaginaire nord-sud passant par la ville de Neuquen. Un petit nombre d'Araucans vivent au Nord de ce territoire dans la Province de Mendoza et d'autres au Sud dans le Territoire de Río Negro. Tous les Araucans sont cantonnés entre 41 et 36° de latitude sud.

Dans cette région les Araucans sont connus sous les noms de Quilaquina, Malleo, Lago Huechulafquen, Catan Lil, Rucachoroi, San Ignacio, etc. Ces appellations se rapportent à leur habitat traditionnel : à des rivières, des vallées, des lacs, des missions ou dérivent du nom de chefs appartenant à quelques familles importantes : Namenkuras, Curuhuincas, etc.

Ces Indiens vivent sur des terres qui leur sont affermées par le Gouvernement fédéral. Ils y élèvent des moutons, des chèvres, des bœufs et des chevaux. La plupart des familles cultivent le blé et ont des jardins potagers. Beaucoup d'Araucans trouvent à s'employer dans des *estancias* ou dans les « projets » du Gouvernement. D'autres vont chercher du travail en ville.

Les Araucans sont tous plus ou moins assimilés. Le groupe de Rucachoroi est